

La Maison-Dieu, 208, 1996/4, 65-78

Jean-Yves HAMELINE

Didier RIMAUD

Isabelle RENAUD-CHAMSKA

INTERROGATIONS SUR LES RAPPORTS ENTRE CULTE ET CULTURE

LA CONTRIBUTION de Pierre Mayol publiée ci-dessus reprend un exposé donné lors d'une journée de recherches au Centre national de pastorale liturgique (Arras, 17 septembre 1996). Celui-ci était suivi de courtes interventions sur la problématique et les pratiques liturgiques. Nous les reproduisons ci-dessous en conservant leur caractère spontané, c'est-à-dire oral.

RÉAPPRENDRE LE RAPPORT DU MOI À MOI

On m'a demandé ma principale interrogation. En fait, beaucoup de questions me viennent à l'esprit. En particulier, les problèmes les plus difficiles aujourd'hui sont peut-être d'ordre cognitifs, c'est-à-dire tout ce qui touche véritablement à la connaissance, à l'interprétation du monde, des choses, de la vie, etc. : par exemple comment vivre aujourd'hui une théologie ? Ce ne sont pas forcément d'abord les problèmes culturels ou cultuels. Par ailleurs, nous connaissons l'énorme difficulté du diagnostic sur l'état actuel de la société, les attentes, les intérêts, l'importance des supports, le discours sur les médias et, alors, l'hétérogénéité des attentes à l'égard de la chose religieuse.

Pour ne garder qu'une question, je m'interrogerai aujourd'hui sur le rapport entre le rassemblement cultuel ou liturgique sous ses formes diverses — surtout ce qui est présenté dans les paroisses, les messes dominicales par exemple — et ce très gros problème du remaniement des transformations de l'expérience individuelle, c'est-à-dire le lieu du sujet, le lieu de l'individu. C'est en effet l'un des traits de la culture, ou de la stylisation ou des mœurs contemporaines : que devient le sujet dans le lieu liturgique ? Il me semble que nous vivons, mais peut-être moins les plus jeunes générations, sous une méfiance très dure envers tout ce qui pourrait concerner une demande individuelle, une jouissance individuelle, un rapport de soi à soi, qui sont immédiatement connotés d'égoïsme ou d'individualisme. Je pense qu'il y a là une erreur de diagnostic. Est-ce que la liturgie justement ne pourrait pas être un des lieux d'écoute et de transformation (c'est-à-dire de conversion au grand sens du mot : du retournement et d'exploration), du rapport si difficile des sujets à eux-mêmes dans la situation d'aujourd'hui ? Le lieu cultuel serait envisagé comme lieu de rencontre et de rapports *d'abord et fondamentalement* de soi à soi ; et cela

non pas en perspective de fusion ou d'émerveillement, mais comme inclus dans la catégorie de l'alliance, c'est-à-dire se retrouver soi-même comme mortel et à distance, et par là même savoir que la présence d'autrui reconnue de la même manière est le cœur de la sociabilité chrétienne c'est-à-dire entre moi et moi, il y a le sacrifice, le testament, l'autel; entre moi et autrui, il y a le testament, l'autel.

Cela implique de quitter le discours caritativo-anti-individualiste, qui ne mène à rien, pour prendre au contraire la mesure proprement cultuelle et liturgique de l'alliance pénétrant entre moi et moi; et ne pas avoir peur de parler à la première personne et d'envisager résolument l'existence des premières personnes. Sans trop exagérer, je crois qu'il y a là à la fois des attentes et, peut-être, une correction de tir. Ainsi tous les aspects paranoïaques et — je l'ai souvent dit — l'enflure de notre discours va contre cela. Nous constatons l'énorme difficulté de tenir aujourd'hui en liturgie un discours cosmico-universel qui va dans le sens de la glorification de soi et non de la rencontre précisément de ce qu'est le mystère de soi dans une sorte de pauvreté, de dépouillement, jusqu'à se rencontrer mortel. C'est pour cela que la liturgie est faite. Très souvent on va au contraire vers un historicisme qui tend à conjuguer le moi et l'expérience qu'il a de l'histoire mondiale, l'histoire de l'univers. Que penser de l'expression : « Dieu de l'univers » ? Qui aujourd'hui peut décider de notre lieu liturgique, de ce qu'est le sens général de l'histoire du monde ? Comment aujourd'hui vivre l'historicité biblique en rapport avec les éléments réels ? Très souvent nous parlons la bouche ouverte dans un domaine comme celui-là. On semble décider pour les peuples ou pour le monde. Je vais parler du multiple, je ne parle pas du moi, mais j'en parle de telle manière que le moi s'enfle. L'autre ennemi de cette rencontre du moi à moi est le sur-moi, c'est-à-dire moraliser à outrance et faire que le lieu de la liturgie n'est pas cette rencontre avec le mystère de soi-même comme mortel et à distance, et donc intégrant autrui, mais sans cesse : que dois-je faire pour autrui ? Pour être conforme ?

Bien sûr il y a : « Aime ton prochain comme toi-même », mais c'est infiniment plus radical : comme toi-même, justement. Comment apprendre à s'aimer soi-même ? La tendance constante est de toujours dire : « Occupe-toi des autres et oublie-toi. » Je ne dis pas que c'est simple mais je pense qu'aujourd'hui le sur-moi interdicteur, le sur-moi moralisateur, est trop présent. Avant d'annoncer ce qu'il faut faire, il faut annoncer ce qu'il faut être : comment pourrait-on se concevoir comme être ?

Le lieu liturgique est le moment de cette espèce de suspension où les conditions d'une action possible, d'une action droite par exemple, peuvent être posées et dans lesquelles effectivement Dieu est présent. L'engagement vocal, la pression, la manière de se situer les uns par rapport aux autres, l'action par exemple d'emprise, vont-ils dans ce sens, ou au contraire ne sont-ils pas au bout d'un moment un obstacle pour celui qui vient là d'abord pour se rencontrer lui-même et non d'abord pour entendre : « Fais ceci, fais cela » ?

Je pense que c'est cela le cœur de la liturgie. Il convient de chercher un style propre. C'est un concept sur lequel j'aimerais revenir. Peut-être pas une culture liturgique mais un *style de célébration*. En effet, l'effort pour mettre en place une structure, en particulier des présences réciproques, ne peut se faire que dans un style et engendre un style : la manière de parler, la manière de ne pas saturer le langage, la manière de faire en sorte qu'il y ait toujours de la réserve dans le signifiant. C'était le cas de l'ancien latin qui réservait comme s'il y avait une sorte de mémoire ; c'est le cas aussi des images et des objets, qui sont analogues à la structure de la psyché humaine, c'est-à-dire ayant assez de conscience marquée effectivement par le devoir, par le sur-moi mais aussi ayant ces zones d'étrangeté, de disponibilité où ne se fait pas la clôture du signe mais au contraire son ouverture. Or, nous célébrons très souvent de manière saturante. Cela rejoint l'interrogation sur le français liturgique : a-t-il lui-même comme langue ces possibilités de réserve ou au contraire n'est-il pas la saturation permanente de cette réserve du signifiant qui

est pour moi la seule définition du sacré ? Et chacun, d'une certaine manière, est en réserve de soi en Dieu, même s'il ne faut pas aller jusqu'à la philosophie de Malebranche.

La transcendance à ce moment-là est d'abord aperçue dans l'instance du sujet, avant de l'être d'un Dieu en transcendance par rapport à l'univers, ce qui est difficilement pensable : qu'est-ce que l'univers, et qu'est-ce qu'un non-univers dans lequel il y aurait un Dieu ? Le seul problème qui est posé est l'avènement d'un sujet dans un espace où le rituel crée en lui la propre transcendance, sa propre coupure à lui-même ; il advient alors comme parlant, comme communiquant, comme rencontrant d'autres.

Est-ce vrai, est-ce juste ? Et comment arriver à cela dans un style qui soit familier, aisé et qui mette immédiatement chacun à sa bonne place et en donnant précisément la place au Seigneur comme nous disons, c'est-à-dire la souveraineté de Dieu, devenant alors ce lieu de liberté intérieure. Ce n'est pas dans le discours que cela peut se réaliser mais dans le rituel en tant que tel (donc dans le ton, la pression, la sono). Et quelle place alors pour la médiation sacerdotale dans cet ensemble ?

Jean-Yves HAMELINE.